

Claude Jasmin

Papamadi

roman



vls éditeur

PAPAMADI
de Claude Jasmin
est le neuf cent vingt-septième titre
publié chez
VLB ÉDITEUR.

VLB éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

PAPAMADI

DU MÊME AUTEUR

- La corde au cou*, roman, Montréal, Cercle du livre de France, 1960.
Délivrez-nous du mal, roman, Montréal, À la page, 1961.
Blues pour un homme averti, théâtre, Montréal, Parti pris, 1964.
Éthel et le terroriste, roman, Montréal, Librairie Déom, 1964.
Et puis tout est silence, roman, Montréal, Éditions de l'Homme, 1965.
Pleure pas, Germaine, roman, Montréal, Parti pris, 1965.
Roussil. Manifeste, interview et commentaires, Montréal, Éditions du Jour, 1965.
Les artisans créateurs, essai, Montréal, Lidec, 1967.
Les cœurs empaillés, nouvelles, Montréal, Parti pris, 1967.
Rimbaud, mon beau salaud!, roman, Montréal, Éditions du Jour, 1969.
Jasmin par Jasmin, dossier, Montréal, Claude Langevin éditeur, 1970.
Tuez le veau gras, théâtre, Montréal, Leméac, 1970.
L'Outaragasiipi, roman, Montréal, L'Actuelle, 1971.
C'est toujours la même histoire, théâtre, Montréal, Leméac, 1972.
La petite patrie, récit, Montréal, La Presse, 1972.
Pointe-Calumet boogie-woogie, récit, Montréal, La Presse, 1973.
Sainte-Adèle-la-vaisselle, récit, Montréal, La Presse, 1974.
Danielle! ça va marcher!, reportage, Montréal, Stanké, 1976.
Feu à volonté, recueil d'articles, Montréal, Leméac, 1976.
Le loup de Brunswick City, roman, Montréal, Leméac, 1976.
Revoir Éthel, roman, Montréal, Stanké, 1976.
Feu sur la télévision, recueil d'articles, Montréal, Leméac, 1977.
La sablière, roman, Montréal/Paris, Leméac/Robert Laffont, 1979.
Le veau d'or, théâtre, Montréal, Leméac, 1979.
Les contes du sommet bleu, contes, Montréal, Quebecor, 1980.
L'armoire de Pantagrue, roman, Montréal, Leméac, 1982.
Maman-Paris, Maman-la-France, roman, Montréal, Leméac, 1982.
Deux mâts, une galère, mémoires, Montréal, Leméac, 1983.
Le crucifié du sommet bleu, roman, Montréal, Leméac, 1984.
L'État-maquereau, l'État-maffia, essai, Montréal, Leméac, 1984.
Des cons qui s'adorent, roman, Montréal, Leméac, 1985.
Une duchesse à Ogunquit, roman, Montréal, Leméac, 1985.
Alice vous fait dire bonsoir, roman, Montréal, Leméac, 1986.
Safari au centre-ville, roman, Montréal, Leméac, 1987.

Claude Jasmin

PAPAMADI

Illustrations de Laurent Jasmin-Barrière

v1b éditeur

Une compagnie de Quebecor Media

VLB ÉDITEUR

Groupe Ville-Marie Littérature inc.
Une compagnie de Quebecor Media
1010, rue de La Gauchetière Est
Montréal (Québec) H2L 2N5
Tél. : 514 523-1182
Télééc. : 514 282-7530
Courriel : vml@sogides.com

Maquette de la couverture: Ann-Sophie Caouette
Illustration de la couverture: Stephen Coburn, shutterstock.com

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Jasmin, Claude, 1930-

Papamadi

ISBN 978-2-89649-225-1

1. Jasmin, Claude, 1930- - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

PS8519.A85P36 2010 C843'.54 C2010-941579-5

PS9519.A85P36 2010

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

- Pour le Québec, le Canada
et les États-Unis:
LES MESSAGERIES ADP*
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél. : 450 640-1237
Télééc. : 450 674-6237
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.
- Pour la France et la Belgique:
Librairie du Québec / DNM
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris
Tél. : 01 43 54 49 02
Télééc. : 01 43 54 39 15
Courriel : direction@librairieduquebec.fr
Site Internet : www.librairieduquebec.fr
- Pour la Suisse:
TRANSAT SA
C. P. 3625, 1211 Genève 3
Tél. : 022 342 77 40
Télééc. : 022 343 46 46
Courriel : transat@transatdiffusion.ch

Pour en savoir davantage sur nos publications,
visitez notre site : www.edvlb.com

Autres sites à visiter : www.edhexagone.com • www.edtypo.com
www.edjour.com • www.edhomme.com • www.edutilis.com

© VLB ÉDITEUR et Claude Jasmin, 2010

Dépôt légal : 3^e trimestre 2010

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits réservés pour tous pays

ISBN 978-2-89649-225-1

UN CALCUL INOUÏ

Ce matin, dès mon arrivée chez lui, papa vient m'ouvrir en robe de chambre, tout excité. Il brandit sous mon nez, énervé, heureux, exultant, une de ses chères annales pieuses – il est abonné à plusieurs revues religieuses. Je lis: *Extrait important pour l'édification des foules*. Mon père se lèche le pouce et, cérémonieusement, ouvre l'ouvrage, pointe un titre, m'explique que ça commente un livre intitulé *Mission abrégée*. Il en bave presque: «Écoute bien ça, mon garçon, c'est du sérieux, ça vient des missionnaires de Notre-Dame de La Salette. C'est un extraordinaire compte rendu chiffré de ce qui s'est passé à Jérusalem. Ouvre bien tes deux oreilles: il y a eu 144 coups de pied. Tu entends? C'est écrit, 144 coups avec les pieds. Il y a eu 72 coups de poing. Ça fait mal ça, mon gars, les poings. Il y a eu 102 gifles, oui, pas dix ou vingt, 102! Il y a eu 227 coups de corde, 500 coups de fouet.» Il ferme les yeux, grimace.

Papa semble vraiment bouleversé, il se laisse tomber sur son Chesterfield usé puis reprend sa revue: «C'est pas tout: au Golgotha, Jésus a enduré 72 coups de marteau, mon gars, 72, tu m'entends? Il a eu 109 soupirs. C'est de la déception, ça, de la détresse! Le pire, et c'est écrit noir sur blanc: 6 475 blessures.» Il jette la revue avec un air scandalisé,

comme si elle lui brûlait les doigts, se lève, va à la cuisine. Je le suis. Il se verse du café, son cher élixir. Silence dans la maison. Ma mère ne va pas bien ces temps-ci. «Ta mère est encore couchée. Elle dort très tard depuis quelques semaines, me dit-il. Pis, tu en penses quoi, toi, de tout ce que je viens de te lire?» Je reste muet. L'étrange calcul, cette minutie dans l'horreur. Folie.

Papa m'emmène dans la cour arrière. Il veut me montrer ses hautes roses trémières givrées par l'hiver, son succès de jardinier. J'admire et il est content. Au loin, de stridents cris de chatte en chaleur, puis, plus près, des aboiements, sans doute les chiens de chasse dans la cour du vieux docteur Bédard. On rentre. Toujours bouleversé, il me répète: «Ça a été des souffrances effrayantes, hein?» Il va à une tablette sous les armoires de la cuisine et sort ses allumettes de bois Eddy. Il a bourré sa pipe avec son tabac Picobac, il l'allume. Depuis toujours, j'aime cette senteur. Oui, chaque fois qu'il fume sa pipe, j'ai l'impression de retomber en enfance.

Revenu au salon, il reprend sa revue, l'ouvre de nouveau, la pipe odorante au bec: «C'est pas tout ça, mon gars, sous les yeux du procureur Ponce Pilate qui, on le sait, s'en lavait les mains, il y a eu 72 crachats. Tu as bien entendu: 72. N'oublions pas le sang versé, 230 000 gouttes.» Papa fait beaucoup de fumée et ajoute: «Maintenant, mon gars, voici *pire que pire*: il y a eu... (il fait une pause, me regarde dans les yeux) il y a eu... 600 200 larmes.» Il se tait, ferme les yeux. Ma foi, il y est, sur le Calvaire! J'ai envie de rire de cette étrange comptabilité, mais je m'en retiens. Papa n'a donc pas changé. Je me sens vraiment retourné à l'enfance, ce temps fou où il me racontait sans cesse ce monde qu'il aimait, celui des phénomènes, comme ces stigmatisés qui saignent de partout chaque vendredi!

Je dois y aller. Il m'aide à revêtir mon long manteau de chat sauvage. «T'as l'air des vieux habitants de ma jeunesse à

Laval-des-Rapides», dit-il en riant. Dehors, l'air frais de janvier me secoue. Porte ouverte, dans le vestibule, «sérieux comme un pape», papa fourre sa revue dans une de mes larges poches: «Prends-la, tu montreras ça aux tiens, à ta femme, à tes deux petits enfants. Pas à ta job, non, pas à Radio-Canada, un repaire d'athées, on sait bien.» Il ricane, me tape dans le dos. Une brume lui sort de la bouche. Avant de refermer: «Tu me la rapporteras hein, c'est un document précieux.»

LES PLAIES DES VENDREDIS

Papa m'a dit – je venais d'avoir huit ans – que cette Catherine et cette Thérèse saignaient des mains et des pieds aussi, souvent du côté – le coup de lance du centurion romain –, et au front – la couronne d'épines – tous les vendredis. À cet âge, ce genre d'évocations, sanglantes, mystérieuses, vous marque. Il disait: «Un vrai martyr à endurer tu sais, cela en mémoire de la Crucifixion.» J'en revenais pas, j'aurais pas voulu que ça m'arrive, ça non! Dans ma ruelle, une simple coupure, le sang qui coule, me faisait peur.

Papa connaissait tous les détails de ces sortes d'affaires. Et je l'écoutais volontiers, au fond, ça m'épatait tout ça, ces plaies qui s'ouvrent et se referment, ces visions très détaillées du ciel, de l'enfer maudit, des limbes bizarres, ce purgatoire terrifiant pour mériter son paradis. «Oui, Catherine Emmerich a tout vu ça, comme je te vois, comme tu me vois, les damnés qui brûlent, qui crient, qui supplient en se tortillant, mon p'tit gars, entourés des démons grimaçants qui les piquent de leurs fourches de feu!» J'étais impressionné, papa lui-même frissonnait: «Pas juste Catherine Emmerich, mais Thérèse Neumann, allemande elle aussi, avait de ces visions et, dans son lit de malade perpétuelle,

elle en restait comme sans connaissance, vidée, épuisée, des heures de temps!»

À cette époque, il arrive que je rêve la nuit de cet enfer épouvantable. J'en suis comme fasciné pourtant et j'ouvre souvent mon *Grand catéchisme en images* pour bien examiner l'illustration terrible, l'enfer, la grande horloge marquée « toujours, jamais », les damnés « qui se tortillent » en effet, tous ces horribles diables poilus, bêtes infâmes avec les fourches.

En 1940, tout ce que je savais de ce pays, l'Allemagne, c'était ça : deux saintes femmes qui pissaient le sang tous les vendredis. Plaies ouvertes admirées par les pèlerins, visiteurs qui accourent sans cesse depuis le nord du pays pour Catherine Emmerich, de partout au sud, en Bavière, pour Thérèse Neumann. Aux yeux de papa, ces phénomènes, c'était épantant. « Écoute bien, des enfants comme toi, comme tes sœurs, des petits enfants pauvres et analphabètes, des gardiens de moutons comme à Lourdes ou à Fatima, de vaches comme à La Salette, peuvent converser dans les champs avec la Sainte Vierge ! Inimaginable, pas vrai, mon gars ? » Il s'emballait : « C'est merveilleux tout ça, mes deux Allemandes éprouvées, si tourmentées, des voyantes, tu sais, qui sont paralysées dans leur lit et qui racontent le ciel, pas juste l'enfer et ses démons. Elles pouvaient guérir malades et infirmes. Cette Catherine de Coesfeld, cette Thérèse de Konnersreuth, changent de simples petits villages en lieux de grande attraction. C'est par milliers et milliers que des curieux se convertissent et deviennent de pieux pèlerins. Écoute, je peux te le dire, je sais pas ce que j'aurais donné pour en voir une des deux. Tu me comprends, j'espère ? »

La nuit, dans mon lit, je craignais la visite d'un démon. Je tendais l'oreille quand je me réveillais en pleine nuit. J'avais peur de devenir un voyant, un tourmenté. À cette époque,

les jours des « contes » de mon père, après la prière en famille, j'avais très hâte de sombrer dans un profond sommeil. À cette prière à genoux autour des lits de mes sœurs, quand, à la fin, maman nous faisait répéter « Faites que notre père puisse avoir du succès dans son commerce », j'ajoutais pour moi seul, à voix très basse « Faites que je ne fasse pas de cauchemar. »

Dans notre ruelle, parfois au parc, aux pauses des parties de hockey ou de baseball, mes petits camarades préféraient lire les *comic books* mais moi je tenais à leur raconter les histoires extraordinaires que papa me contait. J'insistais. Je faisais tout pour capter leur attention. Avec « la guerre » ça marchait toujours, aussi un jour de juillet, en pleine canicule, je dis :

« Écoutez ben ça, les gars : v'là les Boches qui arrivent à un village du nom de Konnersreuth, camions, motos, chars d'assaut, okay ? Toute une troupe de farouches nazis, des écoeurants. Voyez-vous les jeeps sur la place publique ? Ils sont venus pour jeter en prison cette fameuse voyante qui va au ciel et qui descend en enfer tant qu'elle veut ! Son nom ? Thérèse Neumann. Les nazis maudissaient ses pouvoirs. » Les gars finissent par m'écouter. La guerre, ça fait ça.

« Imaginez la frousse au village. Thérèse, une infirme avec des pansements sur ses stigmates, est rapidement amenée dans une cave. Ce sera sa cachette. Dehors, les nazis cherchent, tournent en rond, et ça sacre, les gars, comme des charretiers. Leurs moteurs grondent, on questionne : "Où est-ce qu'elle se cache, cette folle qui saigne ? Hein ? Hein ? Vite, parlez, où ?" Les habitants tremblent avec des canons de mitraillettes dans les reins. » Les gars boivent mes paroles maintenant : « Le chef de ce commando gueule : "Parlez sinon on fait sauter tout Konnersreuth !" Écoutez les gars, les gens chiaient dans leurs culottes, mettez-vous à leur place ! » Mes amis écoutent, les yeux écarquillés maintenant. Je ne

répétais pas tout ce que mon père m'avait conté, juste l'action. Je devais calculer mes effets, ne garder que les temps forts.

Mon père m'en avait dit bien plus long : que depuis toujours, Thérèse voulait entrer en religion, mais impossible car elle était tombée en paralysie toute jeune. Qu'elle fut guérie. Un vrai miracle. « Ensuite de ça, mon gars, ce fut bien pire encore, Thérèse tomba aveugle. Ben oui, et elle a été encore subitement guérie ! Un autre miracle, déclarent des médecins. »

Encore une autre épreuve ? Voilà Thérèse Neumann victime d'une très grave pneumonie. « Oui, mon garçon, et c'est là que vont commencer ces terrifiants vendredis avec son sang qui coule ! » Je ne racontais pas non plus aux gars de ma ruelle que des témoins affolés, parents et voisins, se sauvent d'elle en voyant ces cinq plaies ! Que des docteurs refusent de la soigner. Que le clergé local se méfie d'elle au début. « Ces stigmates, c'est peut-être l'ouvrage du démon pour abuser les gens », aurait dit un curé tout énervé.

J'écoutais papa, j'avais dix ans. « Peu à peu, des gens de partout en Allemagne se rendent à la maison de ferme. Ils voient Thérèse qui souffre, qui crie, qui pleure, qui se tord de douleur parfois. Et ça, c'est spécial, mon gars, elle lévite ! Tu entends ? La voilà comme soulevée au-dessus de son lit dans cette chambre modeste. Tout ça va durer trente-cinq ans, mon p'tit gars. » J'étais vraiment intrigué et quand mon père me dit que sa sainte femme ne mangeait pas, « non, jamais, absolument rien, à part des hosties », j'en fus complètement médusé.

« Sais-tu le plus fantastique ? Durant ses visions, cette femme ignorante parlait couramment en araméen ! C'est la langue que parlait Jésus ! » L'araméen, j'étais épaté, moi qui avais tant de mal à retenir mes répons de messe en latin. Papa me contera que cette Thérèse en extase décrivait la géographie, la flore, les us et les coutumes, les habits des gens, les choses

usuelles d'il y avait des siècles, tout cela en Galilée comme en Judée. « Écoute bien, dressée dans son lit, elle vivait vraiment là-bas et elle voyait tout, les gens dans les rues, les animaux des champs. Les visiteurs regardaient cette femme qui saignait et qui décrivait avec beaucoup de gesticulations tous ces lieux en Palestine avec des détails inouïs. »

Papa me dit : « On a engagé des experts qui ont pu lire ses descriptions, ils disaient que tout concordait, que c'était comme si elle y était. Renversant, non ? Certains vendredis, la voyante versait des larmes de sang et ses visiteurs en étaient atterrés. » Ce jour-là, je me souviens, papa allait en rajouter mais un client de sa gargote du sous-sol s'amène, il se lève et me dit rapidement : « Un texte explique que ses cinq plaies se referment le samedi en formant une sorte de peau claire, comme artificielle, qui recouvre tout. » Moi, intrépide cowboy, sauteur des toits de garages, grimpeur de poteaux de corde à linge, je n'aurais pas voulu attraper ça, des stigmates, pas pour tout l'or du Far West. Papa descend l'escalier qui conduit à son restaurant.

« Pis, après ? Les Boches ? Pis ? » disent mes amis. Je poursuis donc : « Il y avait eu dénonciation, Thérèse Neumann était une complice du père Naab, un résistant antinazi jeté en prison. Ça va chauffer, en face de sa maison vide, l'officier nazi en a assez, il coince un bonhomme, lui met son pistolet sur la tempe : "Tu dis où se trouve la démoniaque ou je te fais sauter la cervelle." » Mes amis sont suspendus à mes lèvres : « Soudain, les gars, un super-flic surgit. Il donne l'ordre à la Gestapo de rentrer à la caserne. C'est la fin du raid. » Tout se sait, on a su. Ce contre-ordre était signé par le *Gauleiter* Holtzesberger, chargé par Hitler lui-même de voir à la protection de la voyante. Tout se sait, le dictateur était un obsédé d'astrologie, de prophètes à boules de cristal et autres médiums de foire ou de salon. Je n'ai pas répété ça aux copains, il n'y avait pas d'action.

Mon père ne le savait pas encore, cinq ans plus tard, en 1945, la guerre terminée, Thérèse sera la protégée des soldats alliés. Bien plus tard, elle sera mise en procès religieux de béatification.

Un matin de 1962, en passant par la ruelle, je suis allé dans la *shed* chez mes parents pour y prendre un album de photos anciennes ; mon père sort sur la galerie, la pipe boucannante, le café à la main comme toujours. Tout énervé, il me tire la manche, me montre son journal. Sa Thérèse Neumann vient de mourir tout récemment. « Regarde, lis bien. Aux funérailles de la voyante qui parlait l'araméen, des milliers et des milliers de gens ont envahi les rues de Konnersreuth ! »

Mais en 1962, je n'avais plus personne pour me raconter des faits phénoménaux et plus personne ne savait parler couramment en araméen ! J'élevais deux jeunes enfants. J'étais critique d'art dans un quotidien, aussi professeur d'histoire de l'art dans une école de design. Un peu oubliées, ces voyantes qui saignaient les vendredis.

Cet ouvrage composé en Garamond corps 13 a été achevé d'imprimer au Québec
le dix-neuf août deux mille dix sur papier Enviro 100 % recyclé
pour le compte de VLB éditeur.



p a p a m a d i



Édouard Jasmin, le papa de l'auteur, était passionné par le monde des mystiques, par le démon, Satan, Lucifer, Belzébuth. Il racontait sans cesse au petit Claude d'extravagants phénomènes de voyantes «qui saignaient le vendredi». Lorsqu'il racontait ces histoires impressionnantes à ses amis, le fils commençait toujours par «Papa m'a dit», ce qui lui valut son surnom.

Ce récit d'autofiction sur «le père» vient augmenter le célèbre livre de Claude Jasmin paru en 1972, *La petite patrie*, qui, dans un passé révolu, témoignait de l'emprise que la religion avait sur les gens. À travers cette trame de contes fantastiques, *Papamadi* est aussi l'histoire des rapports, durant toute leur existence, entre un père fantasque et un garçon assoiffé de merveilleux. L'auteur crée ainsi un mélange réussi des époques, comme si le temps n'avait pas d'emprise sur l'imaginaire

Photo : © Raymonde Boucher



Romancier, dramaturge, essayiste, polémiste et critique, Claude Jasmin est né à Montréal en 1930. De nombreux prix ont récompensé cet auteur prolifique qui publie depuis 1960.

ISBN 978-2-89649-225-1



Groupe
Livre
Quebecor Media